

eu tout à craindre , si Dieu ne lui avoit fait espérer ses miséricordes.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU P. MALEBRANCHE , Prêtre de l'Oratoire.

J'AI déjà averti le Public dans ma *Reponse* à M. Regis , que les lecteurs devoient estre extrêmement sur leurs gardes lors qu'ils lisoient ses ouvrages aussi-bien que les miens. Je vous prie, Monsieur, de me permettre de l'en avertir encore une fois. Peut-estre n'est-il pas un auteur si exact & si seur, qu'on doive s'en tenir à ses décisions. Car enfin il me semble que si les lecteurs croyent toujours ce qu'il avance le plus hardiment dans ses repliques , ils seront tres souvent trompez. Voici, Monsieur, quelques preuves qui pourront ce me semble convaincre tout le monde. Je les ai tirées de la dernière page de sa *Replique*, parce qu'il s'y agit d'une question qui est à la portée de tous les lecteurs , & que c'est le seul endroit qui ne suppose ni Geometrie ni Metaphisique. Voila pourquoi je commence par où je devois finir. Je laisse maintenant aux Geometres & aux Metaphisiciens à examiner à fond les deux premières repliques de M. Regis : car je ne prétens pas y répondre ici en forme.

M. Regis m'avoit accusé dans son *Système de Philosophie*, tom. 1. p. 245. d'estre tombé dans des contradictions manifestes, à cause que j'avois dit dans la *Recherche de la vérité*, liv. 4. ch. 10. *Que le plaisir est toujours un bien, mais qu'il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.* Dans ma *Reponse* page 62. j'ai rapporté exactement le texte de M. Regis, & un peu plus fidèlement qu'il ne le rapporte lui-même dans sa *Replique*; je souhaite qu'on en fasse la confrontation. J'ai observé le changement de caracteres qui y est, & mis en marge la citation de l'endroit de la *Recherche* comme il avoit fait, afin qu'on reconnust d'où estoit tirée cette proposition. En effet cette proposition est dans le chapitre de mon livre cité par M. Regis. Mais dans sa *Replique* il n'y a plus de changement de caracteres dans son texte qu'il represente, ni de citation en marge. On en verra

bientost la raison. J'ai donc fait voir dans ma Réponse, qu'il n'y a point de contradiction dans cette proposition : *Le plaisir est toujours un bien, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.* Je voudrois bien qu'on voulust en voir la preuve dans ma Réponse, & dans le chapitre de la Recherche cité par M. Regis. Quoi qu'il en soit, M. Regis lui mesme convient qu'il n'y a point de contradiction. Mais voici ce qu'il replique.

*Il est vrai, dit-il, qu'il n'y a point de contradiction dans cette proposition-là, mais il y en a une manifeste dans celle-ci : Le plaisir est toujours bon, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir. Or c'est ici la VRAIE proposition de l'Auteur (liv. 4. ch. 10. p. 74.) d'où il s'ensuit que sa contradiction subsiste encore.*

On voit bien, ce me semble, que ce n'est là qu'un détour peu sincere. Car enfin ma VRAIE proposition, celle que je devois justifier de contradiction manifeste, est celle-là mesme que je trouvois imprimée en caracteres italiques dans le texte de mon Censeur, & déterminée par la citation de la marge, & non pas une autre proposition que je ne pouvois pas deviner qu'on dust critiquer, & qui ne se trouve point reprise dans son livre. Mais de plus, si dans cette proposition : *Le plaisir est toujours un bien, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir,* il n'y a point de contradiction, comme M. Regis vient d'en convenir; comment y en auroit-il une manifeste dans celle-ci : *Le plaisir est toujours bon, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.* M. Regis devoit la rendre plus manifeste. Car il semble d'abord que de dire ici, *Le plaisir est bon, ou Le plaisir est un bien,* signifie la mesme chose; & il n'y a point de contradiction, du moins qui soit manifeste, dans cette proposition par exemple; *l'en peuler, ou plutost le plaisir d'en manger est bon; mais en Carême il n'est pas avantageux de jouir de ce plaisir,* parce qu'il n'est pas avantageux de perdre un grand bien pour un petit.

M. Regis, dans la mesme page, trouve qu'il n'y a rien de plus contradictoire que de dire que le plaisir nous rend actuellement heureux, mais qu'il ne nous rend pas solidement heureux; qu'il nous rend toujours heureux, mais qu'il ne nous rend pas contents. Car, dit-il, c'est la mesme que de dire que le

*plaisir nous rend heureux, & qu'il ne nous rend pas heureux ; ce qui implique une manifeste contradiction.*

Il ne me paroît pas clair que ce soit la même chose. Car je croi que les hommes sont inégalement heureux & malheureux. Je croi que la goutte rend un homme malheureux ; & que celui qui a la goutte & la pierre est encore plus malheureux. Je sçai bien que la douleur n'est pas un vice, un mal moral ; mais c'est un mal physique qui est la peine du mal moral, & qui rend actuellement malheureux ceux qui la souffrent, & d'autant plus malheureux actuellement, qu'ils en souffrent davantage. Il faut dire le contraire du plaisir. Il rend actuellement heureux, & d'autant plus qu'il est plus grand ; mais il ne rend point solidement heureux. Il n'y a rien au contraire de plus opposé à notre souverain bonheur ; ainsi que je croi l'avoir bien prouvé dans le chapitre même que M. Regis a critiqué. Il pourroit donc y avoir quelque chose de *plus contradictoire* que cette proposition : *Le plaisir nous rend toujours actuellement heureux ; mais il ne nous rend pas solidement heureux.* Je parle des plaisirs des sens ; & il faudroit lire le chapitre cité par l'Auteur, pour comprendre bien mon sentiment. Mais voici une preuve pour ainsi dire démonstrative, que M. Regis n'est pas un auteur bien seur & bien exact.

J'avois ajouté dans ce même chapitre de la *Recherche* une modification à ma proposition, & j'avois dit que les plaisirs estoient capables de nous rendre *en quelque manière* heureux ; & dans ma *Réponse*, p. 64. j'en avois averti M. Regis ; & cité en marge la page 267. où cet *en quelque manière* se trouvoit, afin de le rendre un peu plus equitable en mon endroit. Je prié le lecteur encore une fois de ne m'en pas croire, & de tout confronter. Voici donc ce que M. Regis me réplique : *L'Auteur tâche de sauver cette contradiction à la faveur de ces termes En quelque manière. Il prétend avoir écrit que les plaisirs des sens sont capables de nous rendre en quelque manière heureux. Je prétens au contraire qu'il ne l'a point écrit, & qu'il a seulement dit qu'il ne nioit pas que dès cette vie les justes ne fussent heureux en quelque manière ; ce qui est tout différent.*

Cette

Cette repliche hardie & imprudente de M. Regis me met dans une fâcheuse necessité. Qui je prétens avoir écrit, *que les plaisirs sont capables de nous rendre en quelque maniere heureux.* Je l'ai écrit en plusieurs endroits de mes livres, mais dans le chapitre mesme critiqué par M. Regis, page 267. lig. 10. & 11. qui est la page mesme que j'avois marquée dans la marge de ma Réponse, pag. 64. afin que M. Regis la trouvast aisément : mais je n'avois pas marqué la ligne. Il n'y a nulle faute d'impression dans les deux citations. Mais supposé qu'il y en eust, un auteur equitable & retenu auroit-il eu l'assurance d'écrire ces paroles : *Je prétens au contraire qu'il ne l'a point écrit, & qu'il a seulement dit, &c.* M. Regis ne devoit-il pas du moins lire tout entier le chapitre cité, malgré le dégoût qu'il trouve dans un *style de declamateur* ? Alors il auroit eu quelque droit, non de prétendre absolument que je n'ai point écrit ce que je soutiens avoir écrit, mais peut estre de donner quelque legere défiance de ma sincerité ou de mon exactitude. Enfin je prétens que *cet en quelque maniere* est necessairement sousentendu dans ces propositions, & dans d'autres semblables : *Le plaisir nous rend actuellement heureux ; mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir ; ou bien, mais il ne nous rend pas solidement heureux, &c.* Car personne n'est capable de tomber dans la contradiction que M. Regis m'attribue.

Voilà les principales preuves que la dernière page de la Replique de M. Regis me fournit pour le droit que je prétens avoir depuis sa critique, d'avertir le Public qu'il faut lire ses livres aussi bien que les miens, avec beaucoup d'attention & de défiance, & qu'il ne faut juger de rien que lors que l'evidence y force après un serieux examen. Car s'il y a tant de méprises dans cette dernière page qui traite d'une matiere si sensible & si aisée, il pourroit bien y en avoir autant à proportion dans ce qui regarde l'Optique & la Metaphisique. Pour moi je trouve autant de faussetez dans la 1. page que dans la dernière, quoique plus courte de la moitié. Pour le marquer en peu de mots ; car on ne m'en doit pas croire sur ma parole, il est faux, 1. Que *M. Regis se soit servi de ma figure.* Car



dans ma *Réponse* les lignes *PM* & *QN* sont les rayons principaux ou les axes des cones de rayons ; dont le sommet est dans un point de l'objet ; & la base sur la prunelle de l'œil. Mais dans la *Replique* ces mêmes lignes marquent des rayons arbitraires de la surface de ces cones. 2. *Il n'a point rapporté mon explication*, & les éclaircissements qu'il a ajoutez me paroissent des brouilleries. 3. Cette proposition, *Si un objet est vu seul*, ( Qu'un objet soit vu seul ou avec un autre ; cela ne change rien dans son image ) & *par un mesme milieu*, il ne peut jamais paroître de mesme grandeur que lors qu'il est à une mesme distance ; cette proposition, dis-je, est fautive ; car un homme au bout d'une chambre paroît de mesme grandeur que lors qu'il n'est qu'à trois pas ; & la raison que donne M. Regis de la proposition, ne prouve rien. Car la grandeur de l'image doit estre comparée à la distance de l'objet pour en sçavoir la grandeur apparente ; [ Voyez le 9. chap. de la Recherche de la verité, ou plutôt la Dioptrique de M. Descartes. ] 4. Ce qu'il met en italique comme une verité de consequence ; n'a rien de vrai, sçavoir que la grandeur apparente d'un mesme objet vu à différentes distances, est toujours proportionnée à la grandeur de l'image qu'il trace sur la retine, & à la corde de l'angle sous lequel il est vu. Si ce qu'il pense estoit vrai, un elephant à cent pas paroîtroit beaucoup plus petit qu'une mouche à un demi pied. La démonstration en est aisée. De plus il ne prend pas garde, 1. Que les grandeurs apparentes devroient estre proportionnelles, non aux cordes des arcs ; comme il le dit ; mais aux quarrés de ces cordes. 2. Que si la grandeur des objets estoit proportionnelle aux images, elle ne pourroit pas l'estre aux cordes exactement & en rigueur géométrique ; car les arcs ne sont pas entr'eux comme les cordes ; & encore moins les quarrés des arcs comme les quarrés des cordes. Cette dernière proposition ne contient donc que des faussetez compliquées.

Pour ce qui regarde la nature des idées, qui est le sujet de la seconde *Replique*, il en faut dire aussi deux mots. M. Regis s'appuye d'abord sur l'autorité de M. Arnaud, pour s'exempter de répondre aux quatorze premiers articles de ma *Ré-*

ponse, où je croi avoir démontré la fausseté de son sentiment par les principes mesmes qu'il reçoit, & il décide que ce Docteur y a pleinement satisfait. A l'égard du reste, il y répond comme il peut.

Il seroit difficile que M. Arnaud eust pleinement satisfait à ces 14. premiers articles. Car il n'est pas vrai que je ne fais que rapporter les raisons que j'ai déjà proposées dans la réponse au livre des vraies & des fausses idées. M. Regis n'y trouvera pas, par excellence de la page 34. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni à M. Regis ni à moi, à décider si la victoire de M. Arnaud sur le P. Malebranche a esté ou non tout à fait complete. Nous sommes parties interessées. Mais puis qu'il s'appuye sur l'autorité de M. Arnaud, je puis bien lui opposer celle de saint Augustin. Celle-ci vaut bien l'autre. Qu'il écoute donc patiemment ce saint Docteur.

*Quis mente tam cæcus est*, ces paroles sont bien injurieuses à M. Regis; mais il faut citer fidèlement: il suffit que je ne les traduise pas. *qui non videat istas figuras quæ in Geometrica docentur, habitare in ipsa veritate, aut in his etiam veritatem? Solil. 1. 2. Quapropter nullo modo negaveris esse incommutabilem veritatem, hæc omnia quæ incommutabiliter vera sunt continentem, quam non possis dicere tuam, vel meam, vel cujusvis hominis, sed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tanquam miris modis secretum ac publicum lumen præsto esse, ac se præbere communiter. Omne autem quod communiter omnibus ratiocinantibus atque intelligentibus præsto est, ad ullius eorum propriam naturam pertinere quis dixerit..... Hanc ergo veritatem de qua jam diu loquimur, & in qua tam multa conspiciamus, excellentiorem putas quam mens nostra est. Lib. 2. de Lib. Arb. c. 12. Sapientia Dei, Verbum Dei, Dominus Jesus ubique præsens est; quia ubique est veritas, ubique est sapientia. Intelligit quis in Oriente justitiam, intelligit alius in Occidente justitiam: numquid alia est justitia quam ille intelligit, alia quam iste? Separati sunt corpore, & in uno habent acies mentium suarum. Traité 35. sur saint Jean.*

Il y a cent autres passages dans saint Augustin, qui prouvent que nos idées sont bien différentes de nos perceptions; qu'elles sont immuables, éternelles, & nécessaires: en un

mot qu'elles sont en Dieu, dans le Verbe ou la Sagesse de Dieu, dans cette raison universelle qui eclaire toutes les intelligences. Je l'ai suffisamment prouvé dans ma réponse au livre des vraies & des fausses idées, contre M. Arnaud qui croyoit que saint Augustin ne l'entendoit que des veritez de morale. Je ne croi pas que les vrais Augustiniens en puissent douter, ni que personne prefere l'autorité de M. Arnaud à celle de saint Augustin, sur un sentiment que ce saint Docteur a eu toute sa vie, & qu'il suppose dans presque tous ses écrits. Que M. Regis, à l'imitation de M. Arnaud, traite ce sentiment de chimerique, & qu'il me tourne sur cela en ridicule. Je me contenterai de lui répondre que son aveuglement m'en fait pitié. *Rideat me*, dit ce saint Docteur parlant de l'immutabilité des idées que nous avons des nombres, *qui eos non videt, & ego doleam rideantem me.* Confess. l. 10. ch. 12.

Pour les repliques que M. Regis fait au reste de ma réponse; je ne pense pas qu'elles meritent d'estre refutées; parce que je n'y trouve que de perpetuels detours, par lesquels il echape au lecteur qui n'y voit goutte. Je puis parler de ce ton-là, après les preuves que j'ai données de sa sincerité ou de son exactitude. Mais les lecteurs attentifs & eclairez sçauront bien dissiper les tenebres qu'il répand sur une matiere déjà assez obscure & abstraite d'elle mesme. Et s'ils ont bien compris les quatorze premiers articles de ma Réponse, & qu'ils apportent l'application nécessaire pour confronter les passages du *Système* avec la *Recherche*, & de la *Réponse* avec la *Replique*, j'espere qu'ils reconnoitront que j'ai tâché du moins d'eclaircir la matiere, & que M. Regis ne l'a pas trop entendue, & qu'il l'a fort obscurcie.

Dès le premier pas qu'il fait il confond tout. Il dit d'abord que son sentiment est que Dieu produit nos idées toutes les fois que nous pensons à quelque objet. Fort bien. Mais cela est equivoque par rapport à la question qui regarde la nature des idées. Dieu produit nos idées. Mais ces idées sont-elles des entitez distinguées de l'ame? Non sans doute, selon lui: c'en sont des

des modifications ; l'ame peut voir toutes choses en elle-mesme , dans sa propre substance. Pourquoi donc cherche-t-il dans le quatrième chapitre de la nature des idées , & non pas dans le cinquième , la refutation de son sentiment ? Je l'avois averti deux fois que c'estoit là qu'il l'auroit trouvée. C'est apparemment qu'il a voulu couvrir sa méprise , d'avoir combattu dans son Système des preuves qui ne regardent pas son sentiment ; & que tout averti qu'il estoit que c'estoit dans le cinquième chapitre que se trouvent les preuves contraires à son opinion , il a voulu dire *qu'il les auroit volontiers combattues , mais que par mégarde ou autrement je les avois omises.*

Mais si M. Regis avoit effectivement voulu combattre mes preuves contre les modifications représentatives , que ne les cherchoit-il dans ma *Réponse aux vraies & aux fausses idées* , s'il ne les trouvoit pas ailleurs. Ce livre avoit paru long-temps avant le sien , & il doit y avoir là quantité de ces preuves , puis que ce livre a esté composé pour détruire les modalités représentatives , sentiment qui renverse ; si je ne me trompe , toutes les sciences , sans parler de la Religion. C'est apparemment que M. Arnaud *y a pleinement satisfait.* Mais quoi ! M. Arnaud n'avoit-il pas déjà ruiné de fond en comble le système des idées que j'avois donné dans la *Recherche de la vérité* ?

Après m'avoir foudroyé par un livre de plus de trois cent pages , falloit-il que M. Regis vinst au secours , pour partager avec ce terrible adversaire la gloire d'avoir triomphé de si peu de chose ? *Stile de declamateur !* dira-t-il. Et d'un stile concis & décisif. M. Arnaud *a pleinement satisfait* aux raisons du P. Malebranche données dans sa réponse au livre de M. Arnaud *des vraies & des fausses idées.* Il a mesme pleinement satisfait à toutes celles qui sont dans les quatorze premiers articles de la réponse que ce Pere m'a faite. Il avoit assez de penetration pour prévoir long-temps auparavant ce que le P. Malebranche pourroit dire contre notre sentiment commun. J'ai cru pour de bonnes raisons que je devois attaquer la *Recherche de la vérité* par le mesme endroit que M. Arnaud. Car l'Auteur *a fait tout le mal qu'il a pu à ma Metaphisique.*

à ma Morale. Que ne faites-vous donc tout le mal que vous pouvez aux quatorze premiers articles de sa Réponse ? dira brusquement quelque esprit impatient & colere. Car c'est là que la question entre vous Monsieur & le P. Malebranche, est expliquée en termes concis. Non je proteste publiquement que je ne veux plus répondre ni au P. Malebranche ni à ses disciples ; & je suis persuadé que le Public connoitra bien par mes deux répliques ce que je serois capable de faire.

Je répons donc sérieusement à mon tour, que je n'ai garde de juger de la capacité de M. Regis par ses deux répliques. Je le croi assurément capable de quelque chose de meilleur. Si contraint par la nécessité de justifier mes sentimens, j'ai fait voir en partie la foiblesse de ses réponses ; & si je persiste à soutenir que ce ne sont qu'à des broüilleries ou de perpetuels détours ; je proteste que je serois fâché que le public le prît au mot, & jugeast de ce qu'il est capable de faire par les répliques qu'il a faites. Apparemment c'est que le chagrin a esté de la partie ; cela passera. Et alors il ne critiquera plus que ses propres sentimens. Ou s'il critique les autres, on sera charmé de son equité ; de son exactitude ; & de sa sincerité. Il a cru que je l'avois offensé. Il en a sans doute des raisons fort vrai-semblables. Il est difficile de n'être pas quelque fois trompé par de faux rapports. Mais je proteste devant Dieu, que lors que l'on me dit il y a plusieurs années que M. Regis estoit fâché contre moi, j'en eus du chagrin ; & j'en fus étrangement surpris, sçachant bien que je ne lui en avois point donné de sujet ; & je le dis même à quelques uns de ses amis, afin qu'ils le détrompassent. Je proteste encore, que je ne me souviens pas d'avoir seulement eu la moindre pensée de faire ce qu'il assure ici que j'ai fait. Plus à Dieu qu'il m'en voulust croire !

Je finis donc ma réponse, parce qu'il me semble que j'en ai assez dit pour espérer que ceux qui liront ses deux répliques suspendront leur jugement nonobstant l'air de confiance avec lequel M. Regis décide sur des matieres qu'il semble qu'il n'entend point. Qu'ils examineront même jusqu'aux faits sensibles ; & comme, par exemple, s'il est vrai qu'il n'y a

qu'à le P. Malebranche à qui la voute du ciel paroisse comme un demi-spheroïde applati; Si l'expérience apprend que lors qu'on voit la Lune à l'horison par un tuyau qui cache exactement le ciel & les terres, elle ne laisse pas de paroître de mesme grandeur. Sur tout, j'espere qu'ils ne jugeront de rien qu'après avoir justifié les citations, confronté les passages, & bien conçu les opinions de l'Auteur & les miennes. Et cela supposé, je croi que la verité de mes sentimens, aussi bien que de ceux de M. Regis, sera assez à couvert, & que je puis m'occuper à quelque chose de meilleur qu'à des contestations inutiles, & qui ne finiroient jamais.

LA BELLE EDUCATION. PAR M. BORDELON.

In 12. à Paris chez Nicolas Belley. 1693.

L'Education des jeunes gens est si importante, que ceux qui en sont chargez ne scauroient jamais apporter trop de soin, ni recevoir trop de secours dans ce difficile emploi. Celui que M. Bordelon leur offre ici leur doit estre d'autant plus agreable, que lors mesme qu'il ne leur propose rien qu'ils ne sachent déjà, il l'orne toujours de quelque nouveau trait de poésie ou d'histoire; ce qui doit faire esperer que cet ouvrage aura un aussi heureux succès que les autres qu'il a mis au jour.

Les avis qu'il y donne s'adressent séparément les uns aux parens, les autres aux precepteurs, & les autres aux enfans mesmes, & tendent tous à former de telle sorte l'esprit & le cœur de ces derniers, qu'ils soient capables de rendre à Dieu, à leurs parens & aux autres hommes ce qu'ils leur doivent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. MAYER

à M. Clement Bibliothécaire du Roi.

JE ne sçai, Monsieur, si vous sçavez que M. le Cardinal d'Aguire fait imprimer à Rome les Conciles d'Espagne en cinq volumes in folio. Il y en a déjà deux d'ache-